



DOSSIER

ENSEIGNEMENT À DISTANCE À L'UNIVERSITÉ *La galère des étudiants*



PHOTO: D. R.

■ Un grand nombre d'étudiants en Algérie ne dispose pas d'une connexion internet et d'un PC, des outils indispensables pour suivre un enseignement à distance. Par ailleurs, plusieurs régions du pays ne sont pas bien couvertes par les opérateurs de téléphonie mobile.

LIRE L'ARTICLE DE N. BENOURET
EN PAGES 4 ET 5

ÉLECTIONS LOCALES

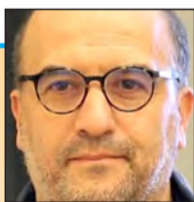
Le difficile exercice pour élire les maires

■ Les tractations au niveau de beaucoup d'APC se poursuivent pour la désignation des nouveaux maires. C'est la même chose pour les APW, où aucune majorité absolue n'a été enregistrée à l'issue des élections du 27 novembre dernier.

LIRE L'ARTICLE DE ABDELGHANI AÏCHOUN EN PAGE 2

ENTRETIEN

FAWZI DERRAR.
Virologue et directeur
général de l'Institut
Pasteur d'Algérie



**«Des cas suspects
du variant Omicron
sont en cours
d'analyse»**

LIRE L'ENTRETIEN RÉALISÉ PAR DJAMILA KOURTA EN PAGE 6

PHOTO: D. R.

INVESTISSEMENTS DANS LE SECTEUR DE L'INDUSTRIE

Le constat amer de Tebboune



LIRE L'ARTICLE DE
ALI BENYAHIA EN PAGE 3

PHOTO: D. R.

GESTION DU BUDGET DE L'ÉTAT POUR L'EXERCICE 2019 LE BLÂME DE LA COUR DES COMPTES



■ Le rapport d'appréciation établi par la Cour des comptes sur l'avant-projet de loi portant règlement budgétaire de l'exercice 2019 est implacable sur le manque de rigueur des pouvoirs publics dans la gestion du budget de l'Etat, et ce, en plein marasme et déficit budgétaire.

LIRE L'ARTICLE DE
NADJIA BOUARICHA EN PAGE 7

ÉQUIPE NATIONALE A'

COUPE ARABE FIFA-2021. LIBAN 0 - ALGÉRIE 2 **L'Algérie domine le Liban et se qualifie en 1/4 de finale**

LIRE L'ARTICLE DE F. B. EN PAGES CENTRALES



PHOTO: D. R.

CONVERSATION AVEC CHARLES BERNSTEIN ET PIERRE JORIS

Trois poètes à New York



De gauche à droite : Pierre Joris, Habib Tengour et Charles Bernstein

Par Habib Tengour

1. Tout d'abord New York. C'est une ville qui a fait rêver plus d'un poète pour ne citer que Poète à New York de Lorca et Tombeau pour New York d'Adonis. Moi-même, bien qu'ayant, depuis l'enfance, la tête pleine des images de la ville que le cinéma nous projette abondamment, j'ai été littéralement sidéré quand j'ai débarqué pour la première fois en 1996. Vous qui y vivez, que pouvez-vous en dire ?

Charles Bernstein. Je suis originaire de New York. Ma mère a grandi dans ce qu'on appelait à l'époque «Flatbush», aujourd'hui Midwood, à Brooklyn. Elle est née en 1921. Au moment où j'écris ces lignes, j'ai allumé une bougie à sa mémoire, elle est morte ce jour-là il y a trois ans. Mon père, né en 1901, est originaire du Lower East Side de Manhattan. Tous deux étaient des enfants d'immigrants. J'ai passé la majeure partie de ma vie dans l'Upper West Side de Manhattan. Lors d'une des journées les plus chaudes de New York, en 2013, nous avons déménagé à Brooklyn. Ma mère, qui avait réalisé son rêve de vivre à Manhattan en se mariant quelques mois seulement après la fin de la guerre en 1945, était consternée que je sois revenu à Brooklyn : «La ville ne va-t-elle pas te manquer ?», a-t-elle dit d'une manière à la fois sarcastique et inquiète. Je suis tellement immergée dans New York qu'il m'est difficile de m'imaginer ailleurs. Aujourd'hui, après avoir récupéré ma voiture chez un

Cher Charles, cher Pierre, c'est un plaisir de se retrouver ici à New York, plus exactement à Brooklyn où vous habitez tous les deux. Merci Charles de nous avoir invités chez toi à déjeuner. Je suis actuellement en résidence en Iowa dans le cadre de l'International Writing Program et je profite de mon bref passage à New York pour vous poser quelques questions (c'est un ami de Mostaganem qui m'a demandé d'interroger des poètes new-yorkais pour faire profiter les lecteurs d'El Watan). Cela m'est d'autant plus aisé que nous sommes amis, que je vous ai traduits et publiés dans la collection Poèmes du monde des éditions Apic. Je ne vais pas détailler votre biobibliographie ici. Après tout, les lecteurs peuvent acheter vos recueils à Alger pour vous connaître un peu.

Nous avons déjeuné tous les trois, longuement discuté de poésie, de traduction, de politique, de la Covid, de cuisine, des amis. Un bon moment. Bien sûr, pas question de faire une interview, ne pas casser l'ambiance ! Mais j'avais promis d'écrire ; aussi ai-je préparé neuf questions que j'ai envoyées à chacun, leur laissant un peu de temps pour y répondre. Charles a répondu le premier, en anglais (j'ai traduit ses réponses, sauf la troisième question qu'il a traduite lui-même), Pierre a répondu en français, plus tardivement à cause d'ennuis de santé. Ils ne se sont pas concertés pour répondre.

réparateur, je me suis rendue sur la Huitième Avenue, à Sunset Park – pas si loin de l'endroit où vit Pierre. J'avais entendu parler d'un magasin de boulettes, qui s'est avéré être un endroit minuscule dans une rue arrière, avec deux tables et une fenêtre d'accès. J'ai acheté deux paquets de boulettes congelées et j'ai pris les pancakes aux oignons verts et le rouleau d'œufs chaud, pour les manger dans la voiture. Le goût de la madeleine n'a rien à voir avec ça. J'ai parcouru de haut en bas la Huitième Avenue : cela ressemblait tellement à des endroits similaires en Chine que j'avais visités. Les rues étaient bondées : poissons, légumes, vêtements et appareils électroniques étaient en vente dans des magasins qui débordaient sur le trottoir. Tout le monde portait un masque ; dans mon quartier, les gens ne portent plus de masque dehors. Je n'avais jamais traversé ce quartier auparavant. Ce sentiment de familiarité est

au cœur de ce que New York est pour moi, de ce que je ressens : ici, j'ai ma place, du moins à ma façon.

Pierre Joris. J'en suis tombé amoureux fin août 1967 quand j'ai débarqué pour la première fois à JFK. J'en suis toujours amoureux fou. Souvent infidèle, vivant pendant des années à Londres, Paris, Constantine, San Diego, etc. Chaque fois que je suis revenu, elle m'a accueilli à bras ouverts. J'y suis, j'y reste. Ce que Breton et ses copains cherchaient dans leurs dérives surréalistes à Paris, je l'ai ici rien qu'en marchant normalement dans des rues ordinaires. Dans Bay Ridge, mon quartier du sud-ouest de Brooklyn, en quinze minutes de marche je passe de l'ancienne couche scandinave à la couche des nouveaux arrivés russes et bulgares mélangés aux latino-a-s, pour déboucher sur «le petit Beyrouth» où j'irai un peu plus tard manger le meilleur Foul Mudammas du monde dans

un resto yéménite et en rentrant j'achèterai un dîner bio coréen ou mexicain. Comme j'ai faim, j'ai parlé nourriture, mais j'aurais aussi bien pu parler poésie ou art, la même richesse foisonnante s'étalerait — ce week-end j'irai voir une expo qui juxtapose Kandinsky et Etel Adnan, notre amie qui vient de disparaître, et/ou au MoMa, Sophie Taeuber-Arp, Joseph E. Yoakum ou une amie marocaine avec qui j'ai collaboré autour de Mohammed Khaïr-Eddine, Yto Barrada. Et en traversant New York, j'aurai dans les oreilles quelques-unes des 250 langues qu'on y parle régulièrement. Et en rentrant je m'arrêterai peut-être voir un ami poète — tiens, Charles ! — pour discuter poétique & politique...

2. La pandémie a, aux États-Unis comme partout dans le monde, causé des ravages. Comment avez-vous vécu ces moments difficiles ?

Charles Bernstein. J'ai eu 70 ans au plus fort de la pandémie,

buvant une bouteille de gin à l'arrière de ma porche ce samedi soir, imaginant toutes les personnes avec qui j'aurais pu être. New York était en pleine effervescence. Nous évitions de sortir. J'avais la chance d'avoir pris ma retraite récemment, de ne pas avoir à m'occuper d'enfants et d'avoir beaucoup d'espace, mes livres, mon ordinateur. J'ai pu poursuivre mon travail. J'ai terminé le manuscrit de Topsy-Turvy ce premier printemps covid. J'ai pu trier des dizaines de cartons de livres ramenés de mon bureau de Penn. J'ai passé plus de temps à cuisiner — et jamais aussi bien — et j'ai pris 4,5 kg (je sais que je ne suis pas le seul). Mais j'ai ressenti vivement la perte d'un monde social — des rassemblements, des dîners, des boissons, des lectures, des vernissages, des performances... Bien que Zoom puisse être une commodité nécessaire, il m'a souvent donné le sentiment de devenir plus aliénée, je préfère le téléphone, les emails et les textos. Ce fut un énorme plaisir de faire une lecture en direct le mois dernier, et dans un espace spectaculaire, la Morgan Library, leur premier événement en direct après leur fermeture pour cause de pandémie. Et puis, Carroll Gardens, où j'habite, a repris plus tôt que la plupart des autres quartiers de New York, c'était donc possible, après le pire, de faire des courses de proximité, de se promener et de voir ses voisins dans la rue. L'un de mes premiers visiteurs était Pierre — nous nous sommes assis à l'écart dans le jardin et nous avons discuté.

●●● Mon quartier immédiat avait un taux de Covid relativement faible par rapport aux autres quartiers à l'entour. La différence de classe n'a jamais été aussi voyante ou mortelle. Mais nous n'avions pas la résistance aux masques et aux vaccins qui fait désormais partie du programme du parti républicain. Et nous avions, à New York, un groupe dynamique et courageux de travailleurs de la santé, des transports en commun, de la restauration et de la livraison qui rendaient les choses plus gérables, à condition de rester hors de danger, ce qui n'était pas facile. J'ai rencontré Susan il y a plus de 50 ans et nous avons traversé beaucoup de choses ensemble. Il n'y a pas de meilleure chance que d'être ensemble en ces jours.

Pierre Joris. Comme tout un chacun, on est resté cloîtré chez nous longtemps, longtemps... pour moi, écrivain, et pour ma femme, Nicole Peyrafitte, artiste, cela nous a paradoxalement permis de nous concentrer sur des travaux en cours et d'en entamer de nouveaux. Dehors l'horreur, le désastre, la mort : comme tu le sais New York a été hyper touchée — la nuit, pendant des semaines et des mois, rien que le bruit continu des sirènes des ambulances. Et puis, en marchant dans les rues près de chez nous, les gros camions frigorifiques garés devant les maisons funéraires pour absorber le surplus des morts. Mais voici encore un des magnifiques côtés de New York : c'est une île, une série d'îles et de baies, il y a donc immensément de plages, de promenades côtières etc. On sortait en voiture très tôt le matin pour faire de grandes promenades le long de la mer ou de la Jamaica Bay, ce qui nous a permis de garder un peu la forme, avant de rentrer chez nous pour travailler.

3. Est-ce que votre activité poétique en a pâti ? Pensez-vous que cela a eu des répercussions sur la création poétique américaine ?

Charles Bernstein. La crise, la dislocation, la souffrance, la désorientation, la panique, la maladie, l'injustice — pour moi, ce sont «el watan» de la poésie. Il n'est pas évident de savoir comment la pandémie a affecté la poésie américaine. J'espère qu'elle pourra favoriser un recadrage (repositionnement ?), comme pour la crise environnementale, vers une perspective non centrée sur les États-Unis. Mais il y a peu de chance que cela se produise.

Pierre Joris. Évidemment. Mais très difficile à évaluer maintenant. J'avais, presque en rigolant, juré à mon éditeur que je ne lui refilerais pas de manuscrit sur le thème de la Covid. Mais évidemment, l'expérience est entrée dans mon écriture. Comme elle rentrera dans l'écriture des autres poètes d'Amérique et d'ailleurs. Ici aux États-Unis ce virus fut doublé d'un autre virus qui s'appelle Trump — peut-être encore plus néfaste — et on a dû se battre sur deux fronts en même temps. Et on n'en a pas fini, le Covid est toujours là et le racisme fasciste aussi.

4. Quand la pandémie a débuté, Trump était au pouvoir et je sais que vous étiez totalement déprimés par sa présidence. Maintenant qu'un président démocrate a repris les rênes, qu'est-ce qui a changé ?

Charles Bernstein. Comme tous ceux que je connais, je suis effrayé par la tournure toujours plus à droite du parti républicain et par la menace immédiate qui pèse sur notre République constitutionnelle. Un nombre effrayant d'électeurs veulent garder l'Amérique entre les mains incompétentes des chrétiens blancs d'origine, dont beaucoup vivent dans des enclaves peu peuplées, maintenues ensemble par des liens communau-

taires et une foi fondamentaliste qui fait un impératif moral d'empêcher ceux qui ne partagent pas leur vision du monde d'avoir une part équitable du pouvoir politique. Le slogan de Trump, censé concerner les élections de 2020, «Arrêtez le vol» (Stop the steal), est vrai lorsqu'il est compris comme «Arrêtez le vol de notre pays par des gens comme vous» : c'est notre pays, pas le vôtre. (...) Les démocrates au Congrès ne peuvent pas faire grand-chose, étant donné que l'État de New York, qui compte plus de 19 millions d'habitants, a le même nombre de sénateurs que le Wyoming, qui compte un peu plus d'un demi-million d'habitants. Le Wyoming a à peu près la même population que la ville de Washington, D.C., majoritairement noire, qui, de manière consternante, n'a pas le droit de vote aux élections fédérales. Tout au long de ma vie, les États-Unis se sont proclamés un phare de la démocratie ; ce ne fut jamais le cas, mais parfois on y aspirait, ou certains d'entre nous y ont aspiré. En même temps, même si nos élections permettaient un gouvernement plus représentatif, même si plus de gens votaient, nous pourrions encore assister au succès d'une droite entièrement puissante. La peur, alimentée par des forces revancharde et ataviques, peut produire des jeux de pouvoir xénophobes surprenants ; et ceux qui ont été écrasés par la botte utiliseront souvent leur pouvoir nouvellement acquis pour polir leurs nouvelles bottes si brillantes qu'on peut voir leurs visages dans le cuir.

Pierre Joris. On s'est battu pour ces élections, et on a été très soulagés quand Biden a gagné. Il fait beaucoup de bonnes choses mais j'ai très peur que l'exemple de Trump et de ce qu'il représente constitue un danger grandissant pour la démocratie américaine. Le «grand mensonge» du stop the steal (voir Hitler dans Mein Kampf insistant sur la nécessité et l'utilité de ces «grands mensonges») donne de l'énergie aux racistes blancs hyper paranoïaques, car ils savent que dans une quinzaine d'années ils seront effectivement une minorité dans ce pays. Ils vont tout faire pour garder le pouvoir. Un coup d'État n'est pas à exclure, déjà essayé le 6 janvier dernier, et s'il n'a pas marché ce jour-là rien ne dit qu'il ne marchera pas la prochaine fois. Les républicains viennent de changer nombre de lois au niveau des états, leur donnant la possibilité de simplement changer les résultats des élections s'ils ne leurs plaisent pas. Déjà que la structure au niveau national donne immensément de pouvoir aux petits États (du sud ou de l'ouest) envers les États à grande population comme New York ou la Californie. Les dés électoraux sont pipés. Ça craint.

5. En ce qui concerne la poésie, vous participez à de nombreuses lectures aux États-Unis et dans le monde. Pensez-vous que la lecture publique de la poésie a des incidences sur son écriture ? Quel est le rôle de la voix dans la construction du poème ?

Charles Bernstein. Les lectures de poèmes sont fondamentales pour la poésie et ces lectures/performances produisent des versions des poèmes aussi significatives que leurs homologues imprimés. Un poème n'est pas un «texte» idéalisé mais un ensemble de versions multiples et éventuellement contradictoires, dont aucune n'a la priorité. À cette fin, en 2005, Al Filreis et moi-même avons cofondé PennSound, qui met gratuitement à disposition des fichiers sonores de lectures de poésie (et des vidéos) — la plus grande archive de ce type (et principalement en anglais), remontant à un siècle. (Allez sur writing.upenn.edu/pennsound.) J'ai également édité un livre sur ce sujet, *Close Listening : Poetry and the Performed Word* (Écoute attentive :

poésie et performance) publié par Oxford University Press en 1998. Depuis lors, l'intérêt pour les «études sonores», y compris les performances poétiques, est en plein essor.

Pierre Joris. Essentiel ! Une des raisons pour ma décision de venir aux États-Unis et d'écrire en anglais fut justement mon admiration pour la poésie beat et ses connexions avec la musique, le jazz avant tout. Ici j'ai découvert d'autres poètes qui ont travaillé ce côté-là, comme Charles Olson. Ce qui donne, contrôle et change le rythme du vers c'est le souffle, la respiration, et ainsi tout le corps du poète est pris dans l'élaboration du texte et la lecture publique vient donc au centre de la création poétique. Il en fut toujours ainsi à part quelques siècles en Europe — et j'ai par exemple toujours admiré le Maghreb pour avoir sur plusieurs millénaires sut garder ces deux grands modes, l'écrit et l'oral, à fonctionner de pair et à se renforcer.

6. Voyez-vous des différences entre la poésie américaine et celle des autres pays ? Et y a-t-il des liens entre la poésie américaine et celle des autres pays ?

Charles Bernstein. Il n'y a pas de poète plus américain que moi. Et pourtant, l'américain n'est qu'une partie de mon identité, et c'est souvent une partie étouffante. Je suis profondément inspiré par/et suis dans la tradition des grands philologistes, poètes et romanciers américains protestants (et protestataires) des XVIII^e et XIX^e siècles. Comme eux, je trouve que beaucoup des attitudes culturelles et politiques dominantes sont extrêmement étroites. Ça a été pour moi une bouée de sauvetage d'être en profond échange avec de nombreux poètes et traducteurs d'Europe, d'Asie et d'Amérique du Sud. Le nouveau numéro de *boundary 2*, qui vous inclut, toi et Pierre, présente certaines de ces relations. S'il est crucial de reconnaître les différences culturelles et sociales, nos affinités potentielles permettent en même temps un syncrétisme nécessaire par-delà les frontières des États et les barrières linguistiques.

Pierre Joris. Heureusement ! La même poésie partout ce serait très ennuyeux ! Ici, pour moi, l'important c'est de ramener des poésies des autres pays en traduction. J'ai passé beaucoup de temps (temps que j'aurais pu passer à écrire des poèmes) à traduire (par exemple toi Habib, et Paul Celan et bien d'autres) et à assembler avec l'ami Jérôme Rothenberg les anthologies *Poems for the Millennium*. Pour moi un des buts de la poésie c'est aussi de créer de la communauté. Comme disait Ezra Pound, «la poésie c'est des nouvelles qui restent neuves». Étant donné le brouillage des canaux de communication actuels (rien que le buzz des médias sociaux, presque plus de journaux locaux, les grands médias tous dans les mains des grands capitalistes), il est essentiel de trouver d'autres voies. La poésie peut en être une.

7. Y a-t-il aujourd'hui une tendance majeure de l'écriture poétique aux États-Unis ou plusieurs voies se dessinent ? Et que pouvez-vous en dire ?

Charles Bernstein. Eh bien, les plus importantes que je vois ne me plaisent pas beaucoup et je suis peut-être trop vieux pour saisir celles qui ne sont pas visibles, les moindres, où se trouve sûrement l'action. J'ai toujours détesté quand des écrivains plus âgés disaient qu'ils regardaient en arrière, mais c'est ce que je fais, en lisant beaucoup d'ouvrages «historiques» que j'avais écartés ou pour lesquels je n'avais pas eu le temps, ainsi qu'en gardant le contact avec des amours de longue date. Comme je te l'ai dit lorsque Pierre et toi êtes venus pour le barbecue, je viens de découvrir Muhyiddin Ibn Arabi (dans une nouvelle traduction anglaise) et j'ai été abasourdi. Je suis la nouvelle

poésie et je suis ouvert à et pour elle, mais je ne suis pas sûr de vouloir la catégoriser. J'étais content, mais méfiant, à l'idée d'éditer, avec Tracie Morris, une collection des «meilleures écritures expérimentales», en 2016, pour Wesleyan University Press, bien que je n'aime pas les termes «meilleures» et «expérimentales». Je me suis fixé pour règle de n'inclure personne ayant publié un livre avant le début des années 1990, pour éliminer ma compagnie immédiate ; cela a concentré mon attention et il y avait beaucoup de choses qui me plaisaient. Et travailler avec Tracie a été formidable — elle n'est pas seulement une penseuse qui sort des sentiers battus, parfois je pense qu'elle n'envisage même pas le sentier battu. Tu te dis peut-être que j'évite ta question, peut-être avec succès. Je pense que les jeunes poètes américains subissent une forte pression pour envisager un meilleur ordre mondial, ce qui est admirable, mais qui va peut-être à l'encontre d'une sorte d'abandon esthétique que j'aime : tu sais, *Les Fleurs du Mal*, et tout le bazar. Mais cette pression n'est pas nouvelle, qu'elle vienne de la droite, de la gauche ou, ce qui est le plus débilant, du centre. (J'appellerais cela la tyrannie du centre.) On parle aujourd'hui de culture «annulée» : les organes libéraux du goût littéraire ont toujours été cela. La poésie sortira et de manière inattendue. J'ai fait ce que j'ai pu ; maintenant j'essaie à la fois de faire de la place et de m'écarter.

Pierre Joris. Plusieurs voies sans doute, mais avec une tendance majeure qui est celle des programmes de creative writing sur les campus des universités — ce qui est plutôt tristounet et réac, car essentiellement basée sur la petite musique lyrique de l'individu qui exprime («self-expression» comme but appauvri) ses peurs, ses angoisses, etc. C'est aussi la professionnalisation de la poésie : on finit avec un diplôme en écriture et on enseigne la même chose, l'écriture créative, dans une autre fabrique à poètes... Évidemment dans les grandes villes, mais aussi dans les plaines, les montagnes, il y a du vrai vécu et des poètes qui travaillent des poésies plus en contact avec le monde extérieur que leur ego. Je suis certain que dans la situation très difficile de l'Amérique — et du monde — aujourd'hui il y aura des nouvelles poésies qui vont émerger. La question écologique et la question politique (suprématie blanche, racisme systémique) sont deux moteurs très importants ici. Il y a par exemple de très fortes poésies amérindiennes comme celles de Layli Long Soldier (Oglala Sioux) et Nathalie Diaz (Mojave) qui posent des questions essentielles.

8. Vous êtes tous les deux publiés en Algérie, quelle impression cela vous fait-il ?

Charles Bernstein. C'est comme ça que je veux que mon travail bouge. Je me sens vivant.

Pierre Joris. Ça me fait un chouia retour au pays ! Comme tu le sais Habib, j'ai travaillé trois ans à Constantine et l'Algérie m'est toujours restée proche. J'espère que mon livre et celui de Charles et de tous les autres que tu publies vont ouvrir une petite lucarne sur le monde. Dialoguons. Trialoguons. Multiloguons. Il faut du mélange, il faut que tout se mélange, comme je l'ai écrit il y a longtemps, «la pureté est la racine du mal». Créolisons le monde, comme Édouard Glissant l'a proposé.

9. Si un festival international de poésie contemporaine était organisé en Algérie, viendriez-vous si l'on vous y invitait ?

Charles Bernstein. Je serais dans le prochain avion !

Pierre Joris. Attends juste un moment, je boucle ma valise !

Habib Tengour
Iowa City, dimanche 29 novembre
2021